Quelques figures de femmes lettrées au Moyen Âge en Alsace

Benoît Jordan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1172>
DOI : 10.4000/rbnu.1172
ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016
Pagination : 44-47
ISBN : 9782859230630
ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Benoît Jordan, « Quelques figures de femmes lettrées au Moyen Âge en Alsace », *La Revue de la BNU* [En ligne], 14 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.1172>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Herrat hohenburgensis
abbā p^r Hilinda ordinata
ac monitis ⁊ exemplis ej⁹
p^r instituta

Cito nostrorū pia merces
Xp̄e laborū Nos elec
torū numerans in
forte tuorum

Herrade, abbesse de Hohenbourg, représentée sur une miniature de l'*Hortus deliciarum*
(coll. bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg)

QUELQUES FIGURES DE FEMMES LETTRÉES AU MOYEN ÂGE EN ALSACE

Dans la galerie des auteurs dont le nom nous est parvenu depuis le haut Moyen Âge, deux prénoms semblent représenter presque à eux seuls, pour ce qui est de la région, la gent féminine : Herrade et Guta. Deux nonnes, la première étant même abbesse de l'abbaye de Hohenbourg. Guta, quant à elle, appartenait à la communauté des moniales de Schwartzenthann, près d'Osenbach-Wintzfelden. Quelle part ont-elles prise dans la littérature née ou illustrée dans la région ?

Herrade, affublée du patronyme « de Landsberg » au 16^e siècle alors que l'on ne sait rien de sa famille d'origine, apparaît comme la seconde fondatrice de l'abbaye fondée à la fin du 6^e siècle. Attestée entre 1176 et 1196, l'abbesse appartient à l'époque brillante des Staufen. Des liens forts unissent alors l'Alsace, l'Italie et la Sicile où rayonne l'art byzantin. Les Staufen, qui ont établi leur pouvoir sur la péninsule, sont sensibles à cette esthétique brillante. Ils sont possessionnés en Alsace et exercent l'avouerie (la protection) sur Hohenbourg. Signe de la confiance des Staufen en cet établissement, le roi Henri VI (fils de Frédéric Barberousse et proclamé roi de Sicile) fait enfermer la reine Sibille, veuve du dernier roi de Sicile issu de la dynastie normande, à Hohenbourg. À cette époque, à Strasbourg, plusieurs indices permettent de saisir l'importance de cet art byzantin importé au nord des Alpes et bien adopté par les commanditaires : les vitraux contemporains de la cathédrale de Strasbourg en sont le reflet, de même que l'art de la miniature.

L'abbesse Herrade a connu cet épisode douloureux de la détention de Sibille, indice de ses liens étroits avec le pouvoir royal. Mais avant tout, c'est une abbesse qui doit veiller sur sa communauté et, notamment, cultiver la méditation et l'élévation spirituelle des nonnes. C'est sous

sa direction qu'est rédigé le *Hortus deliciarum*, un vaste recueil de textes bibliques et patristiques qui devaient servir à l'éducation et à l'épanouissement intellectuel et religieux des nonnes. Cette « somme », qui reflète l'état des connaissances et des textes alors à disposition dans la vallée du Rhin, n'a sans doute pas été réalisée uniquement par Herrade. Disposait-elle d'ailleurs à Hohenbourg de toutes les œuvres dont 1 200 extraits se retrouvent dans son *Hortus* ? On peut penser qu'elle a pris conseil auprès de clercs savants, notamment des chanoines réguliers de saint Augustin installés à Marbach et à Etival, voire des moines bénédictins de Senones ou de Moyenmoutier, ou encore de savants clercs strasbourgeois.

Le document original (disparu) était, dès avant 1870, réputé pour la qualité de ses miniatures. Elles reflètent le savoir-faire d'un atelier sans doute unique, en lien avec le milieu des artisans strasbourgeois qui travaillaient sur le chantier de la cathédrale ou à d'autres endroits comme à Rosheim. Là encore, Herrade aurait pu jouer le rôle d'organisatrice et de commanditaire. L'abbesse, dans cet ouvrage d'une ampleur exceptionnelle, est restée à une place discrète. Une miniature la montre à la tête de sa communauté, comme succédant à Odile, et elle se nomme dans la préface, mais pour ensuite disparaître de l'ouvrage. Herrade reste dans l'imaginaire alsacien « telle une abeille qui butine », intellectuelle soucieuse de ses nonnes. Son nom passe dans l'historiographie régionale au point qu'elle reste la seule femme dont le portrait (idéal) figure sur la façade de la BNU.

Si l'on peut retracer un tableau général de la vie d'Herrade, la même démarche est bien plus difficile pour Guta. Celle-ci est moniale à Schwartzenthann. Son rang dans cette petite communauté vivant selon la règle de saint Augustin ne nous est pas connu, ni

son origine, encore moins les dates de sa naissance et de son décès. Son nom n'apparaît qu'une fois, doublé de son portrait, dans le « codex Guta-Sintram ». Cette dénomination sibylline renvoie aux deux auteurs – ou plutôt aux réalisateurs – de l'ouvrage de cahiers reliés (codex), Sintram étant religieux à l'abbaye de Marbach et Guta relevant du monastère de Schwartzenthann. Le volume, achevé en 1154 et actuellement conservé à la bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg, ne porte pas d'autre nom que celui de ses auteurs. Il s'agit, en effet, d'un recueil de textes de différentes natures avec un calendrier obituaire. Livre mémorial et livre donnant la règle de vie des chanoines réguliers, il a été calligraphié par Guta et les miniatures et enluminures peintes par Sintram. Le nom de Guta figure en bonne place sur la page où est inscrite la dédicace du livre à la Vierge par ses deux artisans. Cela donne un indice quant à la conception que Guta et Sintram ont de leur rôle – peut-être de leur métier : ils se placent à égalité face à la Vierge et dans une position avantageuse, sans même que leurs communautés respectives soient illustrées. Étaient-ils déjà reconnus pour leur savoir-faire ?

Reste à dire quelques mots sur deux autres femmes appartenant au milieu littéraire. Gertrude de Dabo, dernière survivante de cette vieille dynastie qui se rattache aux comtes d'Alsace et d'Eguisheim, meurt en 1225. Elle avait épousé en premières noces un duc de Lorraine (mort en 1220), puis un comte de Champagne (qui la répudie bientôt) et enfin un comte de Linange. On peut lui attribuer un court poème en langue d'oïl (« Un petit devant le jour »), destiné à être mis en musique. Quelques vers écrits « par une duchesse de Lorraine », évoquant la peine d'amour, rattachent cette femme de haute naissance aux minnesingers pour qui la femme apparaît surtout comme l'objet du désir, le prix de la bravoure, la princesse du chevalier servant...

Dans un genre bien différent, et sans doute plus courant, voici Ursula Beger, nonne issue d'une famille notable de Strasbourg. Elle a laissé un très beau livre de prière et de méditation, rédigé et illustré sans doute de sa main. Celui-ci, conservé à la Burgerbibliothek de Berne (codex 801), vient de faire l'objet d'une fort belle édition¹. Conçu et réalisé dans les années 1380-1410, il contient sur 136 pages des textes méditatifs ainsi que des dessins à l'encre. L'histoire du Salut, l'adhésion à la Passion du Christ, le récit de vies de saints forment la partie la plus ancienne, complétée vers 1480 par une seconde partie

contenant des prières en allemand. Il s'agit là, pour les auteurs du commentaire et de l'édition, de l'un des ensembles les plus complexes d'un cycle christologique de la seconde moitié du Moyen Âge. Cet ouvrage privé montre également que les nonnes possédaient les clés de la mystique, sans doute par des lectures, des méditations, le chant des psaumes et l'assistance à des prédications.

Que dire d'un évangélaire en grec, offert aux jésuites de Molsheim par l'abbesse d'Andlau (actuellement conservé à la bibliothèque du Grand Séminaire), sinon qu'il montre que ces nobles dames ne possédaient certainement pas la langue d'Homère et de Jean Chrysostome, mais profitaient d'un réseau qui n'avait peut-être pas grand-chose à envier aux abbayes d'hommes ?

Tout bien considéré, les femmes sont presque absentes de la création littéraire, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'étaient pas en mesure d'apprécier ou de commenter les œuvres qu'elles écoutaient ou lisaient, voire même d'écrire. Un rôle passif, donc ? Ce n'est pas évident : les mystiques n'ont pas hésité à prendre la plume, comme Hildegarde de Bingen. Toujours est-il que le Moyen Âge a préféré les placer sur des piédestaux, celui de la symbolique ou de l'amour courtois.

Benoît Jordan

Note

1 — *The Prayer Book of Ursula Begerin*, étude et édition par Jeffrey F. Hamburger et Nigel F. Palmer, Urs Graf Verlag, 2016, 2 vol.

Guta (à droite) fait hommage de son travail à la Vierge, avec le chanoine Sintram
(coll. bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg)